

CE QUI DEMEURE
REVUE DE PRESSE
au 3 SEPTEMBRE 2018



Compagnie Babel – Elise Chatauret

[production@compagniebabel.com/](mailto:production@compagniebabel.com) 06 83 59 03 15
diffusion@compagniebabel.com / 06 25 90.33.06

www.compagniebabel.com

Le Monde

Brigitte Salino / 14 juillet 2018.

“Ce qui demeure, programmé par La Manufacture, une des bonnes salles du « off », se joue à la patinoire. Écrit et mis en scène par Elise Chatauret, il repose sur le dialogue entre deux femmes, l’une jeune, l’autre de 92 ans, qui raconte son histoire. C’est fin, délicat, fort bien mis en scène et joué. Une pépite réconfortante, comme on en trouve dans le « off »”

Une balade entre le « in » et le « off », du meilleur au Py

Deux pépites, « Je m’en vais mais l’Etat demeure », d’Hugues Duchêne, et « Ce qui demeure », d’Elise Chatauret, et une déception, « Pur présent », nouvelle création du directeur du Festival

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

C’est plus fort que lui. Olivier Py ne peut pas s’empêcher d’écrire. Les mots sortent de lui comme des dés, il enchaîne romans, essais et pièces depuis trente ans. Le temps fera le tri dans cette production frénétique qui recèle des réussites, mais nous, ses contemporains, nous découvrons et souvenons nous « fadons » tout en direct, comme on le disait quand Olivier Py n’écrivait pas encore. Cette année, l’exercice critique porte sur *Pur présent*. Il sera rapide. Tragédie en trois parties, la nouvelle pièce de l’auteur, metteur en scène et directeur du Festival d’Avignon semble sortie d’un cerveau adolescent qui aurait découvert la dureté de la prison et la saleté de l’argent.

Olivier Py enchaîne des phrases définitives s’adressant au ciel, aux étoiles et à Dieu pour que soit répondu à une question : comment vivre plus dignement ? Le texte ronfle de platitude, il bourdonne d’injonctions, et cela dure tant et plus – 3h15 – qu’à la

fin on n’en peut plus. Inutile de dire qu’après ce spectacle consternant on est content d’aller se rafraîchir dans le « off », où une nouvelle salle au joli nom, Le Train bleu, parie sur « la malice de la jeunesse ». Pari réussi, en tout cas avec un spectacle qui fait le plein à 11h45. *Je m’en vais mais l’Etat demeure*, écrit et mis en scène par Hugues Duchêne.

Comme ses camarades avec qui il joue, Hugues Duchêne (27 ans) a été élève comédien à la Comédie-Française, c’est-à-dire qu’il a partagé le plateau avec la troupe des sociétaires et pensionnaires pendant la saison 2015-2016, pour finir de se roder au métier. En 2017, il a joué au Studio de la Comédie-Française avec la joyeuse bande de *Comme une pierre qui...* Plus jeune, il est passé par Sciences Po Lille, s’est engagé dans les jeunesse socialistes. C’est un observateur ironique de la France, qui a écrit une trilogie sur le quinquennat de Nicolas Sarkozy avant de lancer le projet très particulier de *Je m’en vais...* chroniquer en direct le quinquennat d’Emmanuel Macron. Nous avons donc une pièce qui

Le texte ronfle de platitude, il bourdonne d’injonctions, et cela dure tant et plus - 3h15 - qu’à la fin on n’en peut plus

n’est pas « en marche », mais « en mouvement ». Elle commence à l’automne 2016 avec la sortie d’*Un président ne devrait pas dire ça* (Stock, 2016), le livre de nos confrères Gérard Davet et Fabrice Lhomme, qui a mis le feu aux poudres et lancé la campagne électorale dont Emmanuel Macron est sorti l’inattendu vainqueur, en mai 2017. Hugues Duchêne et ses amis avaient tous voté Mélenchon, et leurs parents Macron.

La suite est observée à travers les procès qui ont marqué la première année d’Emmanuel Macron : Hugues Duchêne les a suivis

avec la même attention que celle qui l’avait fait s’immiscer dans tous les meetings, souvent au culot, pendant la campagne.

Enlevé, drôle et malin

Le résultat est réjouissant : une bande de sept bons acteurs passe en revue une année judiciaire, sociale et politique. Les procès d’Antonin Bernanos, d’Abdelkader Merah, de Georges Tron, de Jawad Bendaoud et de Carlos sont émaillés de choses vues, de portraits souvent corrosifs et de notations sur la vie privée d’Hugues Duchêne.

C’est enlevé, drôle, malin, et court, un peu plus d’une heure, comme le veut la règle dans le « off », où les spectacles s’enchaînent toutes les deux heures, au nom d’une rentabilité financière qui condamne certaines pièces classiques, comme *Bérénice*, de Racine, à être amputées. « Saleté d’argent », dirait Olivier Py, fort bien subventionné.

Mais il arrive aussi que des compagnies échappent à la règle : *Ce qui demeure*, programmé par La Manufacture, une des bonnes salles du « off », se joue à

la piscine, hors des remparts, où les spectateurs sont emmenés gratuitement en car. Là, le spectacle peut se déployer sans contrainte en une heure et quarante minutes. Écrit et mis en scène par Elise Chatauret, il repose sur le dialogue entre deux femmes. Une jeune, l’autre de 92 ans, qui raconte son histoire. C’est fin, délicat, fort bien mis en scène et joué. Une pépite réconfortante, comme on en trouve dans le « off ». ■

BRIGITTE SALINO

Pur présent, de et mis en scène par Olivier Py. La Scierie à 18 heures, jusqu’au 22 (relâche le 18). Tél. : 04-90-14-14-14.

De 10 € à 30 €

Je m’en vais mais l’Etat demeure, de et mis en scène par Hugues Duchêne. Théâtre du Train bleu, à 11h45 les jours pairs, jusqu’au 28. Tél. : 04-90-82-39-06.

13 € et 19 €

Ce qui demeure, de et mis en scène par Elise Chatauret.

La Manufacture, à 10 heures, jusqu’au 26 (relâche le 19).

Tél. : 04-90-85-12-71.

De 8 € à 19,50 €

LA CROIX

mardi 24 juillet 2018 — Quotidien n° 41159 — 1,90 €

De quoi nous souviendrons-nous ?

— Élise Chatauret et la Compagnie Babel mettent en scène les souvenirs d'une femme presque centenaire et approchent, tout en finesse, ce qu'est la mémoire d'une vie.

Ce qui demeure
De la Compagnie Babel
et Élise Chatauret

Avignon
De notre envoyée spéciale

Tout commence dans une cuisine. Au fond de la scène, derrière une verrière, deux femmes assises partagent repas et anecdotes. Entre elles, un micro. L'une, plus jeune, pétillante Elsa Guedj, dé-

vore. L'autre, vibrante Solenne Keravis, picore. L'une questionne, audacieuse et prévenante. L'autre accepte et se fait facétieuse, contant une histoire où un hindou s'étonne de l'obsession occidentale pour la vitesse. « *Que fait-on de tout ce temps qu'on a gagné ?* », s'amusement-elles.

La plus âgée a 93 ans. De cette longue existence, toutes deux portent le récit à la perfection. La première, captivante dans l'attention qu'elle porte aux choses. La seconde, irrésistible de spontanéité. Il arrivera aussi qu'elles échangent leurs rôles, leurs intonations et leur débit, avec la même justesse. À leurs côtés, l'altiste Julia Robert épouse chaque méandre de cette histoire, la nostalgie douce comme la réalité

grinçante. Quand la description implacable de la vieillesse est projetée sur scène, l'alto se fait électrique, presque assourdissant.

Parfois leurs voix se taisent et laissent entendre une autre conversation, enregistrée celle-là. Élise Chatauret travaille comme une réalisatrice de films documentaires. Ses spectacles naissent d'enquêtes et de rencontres. Pour *Ce qui demeure*, elle a interviewé une amie presque centenaire pendant six mois. Avec le dramaturge Thomas Pondevie, elle a ensuite composé ce montage du passé. Un travail d'orfèvre.

À même le sol, sur le devant de la scène imaginée par Charles Chauvet, une page blanche s'écrit peu à peu, encadrée par la lumière des

néons. Tandis que, dans la cuisine, la plus âgée égrène ses souvenirs, la plus jeune étale là des photographies grand format. Détails sculptés par Michel-Ange, visages peints par Giotto, clichés d'anthropologues et autres images en noir et blanc se juxtaposent, offrant une autre composition, une autre mémoire.

Que retient-on au soir d'une vie ? Que choisit-on de raconter ? Comment se souvient-on aussi de ce qui a manqué ? *Ce qui demeure* conte une expérience universelle, la matière même de toute vie. Et nous touche au cœur.

Béatrice Bouniol

Jusqu'au 26 juillet. En mai 2019 au théâtre du Beauvaisis de Beauvais, au théâtre Roger-Barat d'Herblay et au Théâtre des Quartiers d'Ivry à Ivry-sur-Seine.



festival
d'Avignon

Béatrice Bouniol / 24 juillet 2018

"Ce qui demeure conte une expérience universelle, la matière même de toute vie. Et nous touche au cœur."

Télérama¹

AVIGNON OFF 2018: 10 SPECTACLES À NE PAS MANQUER

Emmanuelle Bouchez/ 7 juillet 2018

“Traduire l’épaisseur du temps, croiser les changements de sensibilité d’une époque à l’autre, et tisser des rencontres pas factices entre les générations, c’est l’enjeu du spectacle – réussi – de l’auteure- metteuse en scène Elise Chatauret. Il fut notre coup de cœur du 9ème Festival Impatience, en décembre dernier.

Parce que deux femmes - que presque soixante ans séparent -, y dialoguent avec pudeur par le truchement du théâtre et d’une bande enregistrée (vrai témoignage de la vieille dame utilisé par petites touches). Elles y mesurent leurs bonheurs (vécus ou espérés), leurs espoirs versus leurs déceptions, leurs amours, leurs combats... Les deux actrices, subtiles, s’appuient avec grâce sur le fil musical d’une violoncelliste.

Cette histoire du 20ème siècle ainsi redessinée par la lorgnette de l’intimité touche, fait rêver, nous aide à recolorer nos propres souvenirs.”

l'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Avignon Off. Une vie comme un paysage d'images

Dimanche, 22 Juillet, 2018

Sophie Joubert

Pour « Ce qui demeure », Elise Chatauret a mené des entretiens avec une femme de 93 ans. Un beau spectacle documentaire sur la mémoire intime et collective, le vieillissement, la trace.

Dans « Numéro zéro », l'un de ses plus beaux films, Jean Eustache interviewait sa grand-mère dans sa cuisine. Pendant presque deux heures, en un flot de parole ininterrompu, elle racontait à son petit-fils cinéaste sa vie, celle de sa famille, un pan d'histoire de France. Pour écrire « Ce qui demeure », Elise Chatauret a questionné une femme de 93 ans, une amie chère qu'on appellera Madeleine. On ne saura pas ce qu'elle a réellement gardé de cette matière brute dont on n'entendra que deux extraits, au début et à la fin du spectacle.

Née en 1922, Madeleine a traversé le XXe siècle, a connu « toutes les transitions ». Elle s'est mariée avec Hervé, un homme plus âgé, elle a eu trois enfants, est devenue professeure de français. C'est une vie à la fois singulière et exemplaire de sa génération qu'elle déroule pour sa jeune amie, curieuse de ses sentiments, de ses joies, de ses chagrins. Son récit n'est pas linéaire, mais constitué de fragments, de retours en arrière, de vides et de trous de mémoire.

Le dispositif scénique joue sur deux temporalités : le présent qui reprend la situation de l'interview, et le passé. Derrière une vitre, une sorte d'aquarium, deux jeunes femmes (Elsa Guedj et Solenne Keravis) sont assises à une table en formica rouge, où sont posés des

micros sur pied. Elle échantent des banalités parlent de la recette des carottes râpées aux oignons, de la tendreté de la viande, de l'élégance de la plus âgée et de la barbe de trois jours des hommes d'aujourd'hui. Les couverts crissent sur les assiettes, amplifiés par les micros. Le travail sonore assourdit légèrement les voix des comédiennes, accentuant l'impression d'intimité. A l'extérieur de la cuisine, sur le plateau blanc, la plus jeune (Elsa Guedj) déploie des photographies en grand format trouvées dans l'appartement de sa vieille amie. Pour concevoir ce puzzle d'images, le scénographe s'est inspiré de l'Atlas Mnémosyne, de l'historien d'art et philosophe allemand Aby Warburg. Juxtaposant des images, documents, photos, tableaux, il les associe, les fait dialoguer pour donner à voir un feuilletage entre passé, présent et futur. C'est de cette histoire des images, envisagée comme une « histoire de fantômes pour grandes personnes », que s'est inspirée Elise Chatauret pour reconstituer la vie de Madeleine et ses résonances avec l'histoire collective.

Au présent, il est question de solitude, de vieillissement, avec des projections d'informations sur l'évolution de notre corps, la disparition progressive de nos cellules, jusqu'au suicide cellulaire. Au passé, les deux comédiennes (Elsa Guedj et Solenne Keravis) restituent, à la troisième personne du singulier, des bribes de la vie de Madeleine, ses souvenirs de femme de vingt, trente, puis quarante ans, ses engagements, ses colères et ses regrets. Se dessine le portrait d'une femme très ouverte d'esprit, « formée par la lutte des classes », qui a gagné son émancipation et déteste les bourgeois qu'elle croise à l'opéra.

Qu'est-ce qui reste d'une vie quand elle est arrivée à son terme ? Comment nommer « Ce qui demeure » ? Dans le cas de Madeleine, c'est la rencontre manquée, à 60 ans, avec la mère qui l'a abandonnée. « La vie se reconstitue avec toutes les choses des morts » dit-elle.

A la fin du spectacle, Elise Chatauret, qui compare son travail à celui d'une documentariste, reproduit un échange de courriers électroniques avec sa vieille amie, qui refuse d'être nommée. Une manière pour l'autrice et metteuse en scène de réfléchir à sa pratique artistique, d'ouvrir plus grand l'espace de réflexion et l'imaginaire du spectateur. Libre ensuite à chacun d'écrire sa propre histoire de fantômes.



Le Masque et la Plume

FABIENNE PASCAUD

22 JUILLET 2018

"*Ce qui demeure* c'est l'histoire du vingtième siècle vue à travers une jeune femme et une femme plus âgée. Un spectacle tonique, drôle, plein de rêves."

La Provence

Ce qui demeure (un vrai coup de cœur) Jeudi 12 juillet 2018.

"Ce qui demeure convie les spectateurs dans la cuisine – dont les bruits sont comiquement amplifiés dans la première partie du spectacle – d'une très vieille dame invitée par Elise Chatauret, la metteuse en scène, à faire retour sur sa vie passée, sa jeunesse en particulier. Il s'agit de savoir ce qui reste après tant d'années, sujet très touchant traité à la fois de manière incarnée et distancée lorsque l'enregistrement de la voix de cette femme ne se fait pas entendre et entre en résonance avec l'Histoire, la guerre comme la condition des femmes étant évoquées. Le jeu d'acteur sublime ce noble projet, noble par les questions intimes et existentielles qu'il soulève, et deux jeunes comédiennes remarquables portent à tour de rôle la parole de cette femme. À leurs côtés une violoniste nous fait frissonner : la mélodie qu'elle fait entendre accompagne avec justesse cette traversée personnelle, mais aussi collective. Chacune des femmes sur scène, avec une sincérité et un médium qui leur sont propres, tâche de rendre compte de la démarche rétrospective de la femme de 93 ans, dans une restitution qui n'est pas simplement documentaire mais profondément vivante".



Ce qui demeure, théâtre documentaire de l'intime
par Thomas Capelli
Juillet 2018.



Deux comédiennes et une musicienne occupent le très bel espace scénographique conçu par Charles Chauvet. Au plus proche du public, un sol blanc, pour le moment, immaculé. Au lointain, derrière une baie vitré, on aperçoit la reconstitution d'un appartement modeste : une table et des chaises en formica, un petit four, un frigo et quelques plantes. C'est là-bas, (trop) loin du spectateur que commence le spectacle. Deux femmes, l'on comprend que l'une est plus âgée que l'autre et qu'elle a cuisiné. Elles échangent des banalités sur des recettes de cuisine et l'assaisonnement de la salade. C'est de cet espace et de cette banalité, qui avouons-le, peut

inquiéter au début, que naîtra la très belle et singulière proposition d'Elise Chatauret.

Un texte en partition musicale

Ce qui demeure est né des entretiens que l'auteure et metteuse en scène a conduit avec sa grand-mère. Celle-ci âgée de 93 ans a traversé le siècle dernier, ses tragédies tout comme ses avancées pour les droits des femmes par exemple. Tout le texte est donné tel quel. Les deux comédiennes se partageant le texte (écrit à quatre mains avec Thomas Pondevie) rapportent avec précision ces mots, les hésitations, les reprises. Le texte se fait partition musicale et entre en échos avec le beau travail sonore de Julia Robert qui joue des réverbérations de son alto. Entre résonances et raisonnements, le décor se fait image mentale et la sensation d'entrer dans la pensée de la vieille femme ne nous quitte plus. Rien d'impudique, au contraire, plutôt le sentiment (fort rare) d'entrer en lien avec un individu. Ce théâtre documentaire de l'intime nous rappelle que c'est ce qui est de plus intime en nous qui est, en fait, le plus universel. Lorsqu'apparaît de la salle, une femme âgée, marchant avec difficulté pour traverser l'espace de jeu et nous jeter un regard, alors c'est nous qui traversons et le temps et l'espace. Et l'on se demande alors, quelque soit notre âge, ce qui restera de nous, la trace qu'on n'aura laissé, et si, quelqu'un-e proche ou lointain, prendra le temps de consigner l'inoubliable insignifiance de notre temps passé ici.

Elise Chatauret fouille avec pudeur et sensibilité dans la mémoire de son aïeule dont on ne saura jamais exactement qui elle est. On devine la mort d'un de ses fils, un possible deuxième mariage. A la toute fin de la pièce, sont projetés sur l'espace scénique devenu entièrement blanc, un échange de mails entre les deux femmes. Se demande si ces entretiens auront un quelconque intérêt pour les spectateurs. Et c'est à cet instant précis que le spectacle prend toute sa dimension. Qu'est-ce qui fait théâtre ? A partir de quand un texte est-il assez intéressant pour être entendu sur un plateau ? A partir, parfois, de tout petits riens, encore faut il avoir le talent de cette belle troupe.



MEDIAPART

Elise Chatauret : confession d'une grand-mère
du siècle

Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat
30/01/17

Elise Chatauret construit ses spectacles à partir d'entretiens. C'est le cas de « Ce qui demeure » sauf que cette fois, c'est sa grand-mère qu'elle interroge. A 93 ans, la vieille femme aura sous peu traversé un siècle. Deux actrices et un musicien jouent finement la partition de cette remémoration trouée en multipliant les angles d'approche.

Une femme traverse le plateau en diagonale. Elle s'est levée de son siège, au premier rang des spectateurs, est entrée dans la lumière de la scène, elle marche à pas lents jusqu'à disparaître au fond derrière une vitre et une grande photo, on ne voit plus que ses pieds gainés de gris. C'est une femme âgée, dans l'indétermination de la vieillesse mais la certitude que sa vie est plus derrière que devant elle. Elle va lentement, elle ralentit le temps, le monde. Comme les fantômes, elle ne dit rien. Elle traverse. Ce point aveugle (ou cette métaphore d'une vie si l'on veut) intervient au mitan de Ce qui demeure, un spectacle plein de tact conçu, écrit et mis en scène par Elise Chatauret.

Quand Elise Chatauret aura l'âge de la vieille femme qui traverse la scène, se souviendra-t-elle de ce spectacle ? Sans doute, mais comment lui reviendra-t-il ? Qu'est-ce qui, de lui, demeurera, perdurera ? Et cette mémoire sera-t-elle « fidèle » ? N'y a-t-il de mémoire que vagabonde ? Qu'est-ce qui reste, persiste ? Des « grands » événements, des chocs ? ou bien des « petits » détails longtemps oubliés, des saveurs, des odeurs ? C'est ce qui obsède Ce qui demeure.

L'entretien infini

Tous les spectacles d'Elise Chatauret et de sa compagnie Babel (créée en 2008) sont fondés sur des rencontres. Des petits-enfants de Républicains espagnols, des jeunes de la Courneuve, des personnes ayant une double culture comme récemment, pour Nous ne sommes pas seuls au monde, une jeune femme française d'origine sénégalaise. La première rencontre est suivie de beaucoup d'autres, Elise Chatauret pose un enregistreur sur la table, souvent vite oublié dans la chaleur, l'amitié des échanges. De ces heures d'entretiens retranscrites, elle tricote un spectacle sans pour autant traficoter la parole recueillie mais en la réorganisant, en la nourrissant d'autres éléments que le théâtre apporte : musique, lumière, scénographie, jeu. C'est exactement ce qui se passe pour Ce qui demeure. Sauf que la personne avec laquelle elle a longuement conversé, c'est sa grand-mère, 93 ans.

Au début du spectacle, derrière une baie vitrée, on voit deux femmes attablées dans ce qui s'apparente à une kitchenette. L'une (petite, blonde, nerveuse) mange avidement, l'autre (grande, brune, attentive) presque pas. C'est cette dernière qui a préparé les carottes avec un assaisonnement dont elle seule connaît la recette. Une scène de la vie ordinaire. Les actrices n'élèvent pas la voix, cependant on les entend bien, on remarque des micros sur pied bien en vue sur la table. Les carottes avalées (tout un saladier !), elles se lèvent et sortent. Alors on entend en voix off, la même scène : l'enregistrement entre Elise Chatauret et sa grand-mère.

Un dialogue secret

Cette règle du jeu étant posée, le spectacle peut vagabonder dans la vie de la vieille femme à travers les deux excellentes actrices (Solenne Keravis et Justine Bachelet) très différentes l'une de l'autre non seulement par leur physique mais aussi par leur façon d'investir la parole. L'une et l'autre vont jouer tour à tour le rôle de la grand-mère et celui de la petite-fille, ou bien se relayer dans le même rôle de la grand-mère, un zigzag en osmose avec sa mémoire chaotique, associative, reconstruite ou soudainement microscopique. Un quasi-siècle par tous les bouts, grands et petits, historiques et intimes. Marc Sens qui improvise à la guitare fait partie du voyage ainsi qu'un sol

fait de reproductions de fragments de chefs-d'œuvre, de photos exotiques, de rares photos de famille.

Un dialogue secret s'instaure entre chaque spectateur et cette vieille personne en convoquant d'autres appartenant à la vie de chacun. Ces êtres bien plus âgés que l'on a écoutés des heures et des heures sans se lasser de les entendre dévider la pelote de leur vie, avec des nœuds, des fils emmêlés, des trous, réitérant à l'infini telle scène héroïque, tragique ou comique qui aura marqué leur vie. Filtré par le jeu tout en finesse des actrices et leur empathie distancée, le spectacle évite tous les pièges du pathos en se tenant à une distance juste.

Embarquée dans cette aventure, consentante mais un peu affolée, la grand-mère d'Elise Chatauret envoie un mail à sa petite-fille qui vient de lui envoyer une première version du texte de *Ce qui demeure*. Elle souhaite que l'on biffe certains détails par trop intimes, elle ne veut pas que ses « anciens élèves » (elle fut longtemps professeur) la reconnaissent. Elise Chatauret acquiesce à ses demandes. Ces mails figurent dans le spectacle. Elle lui écrit aussi ne pas vouloir « jouer » le rôle de la vieille femme qui traverse en diagonale le plateau à un moment du spectacle.

Télérama

10 janv. 2018

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Saison 1, de Florence Minder, pépite ironique du dernier Festival Impatience.

Ainsi donc s'est achevé, fin décembre, ce neuvième Festival Impatience, rendez-vous des compagnies audacieuses et émergentes dont *Télérama* et l'Odéon-Théâtre de l'Europe ont été à l'initiative. Son organisation repose désormais – toujours avec le partenariat de *Télérama* – sur le travail très actif des équipes du Centquatre-Paris, de la Gaité Lyrique et du T2G-Théâtre de Gennevilliers. Sur près de 300 projets, elles ont sélectionné les 10 spectacles du festival, pour une fois mis en scène par une majorité de femmes (6!) brillantes et culottées. Signe des temps? D'un renouvellement tant attendu, tant espéré? La Belge Florence Minder a ainsi proposé un hilarant et toxique *Saison 1*, fracassant les codes des séries et reportages télé avec une ironie ravageuse (on reverra bientôt, au Théâtre de la Bastille, cet irrésistible spectacle). Elise Chatauret, elle, a offert dans *Ce qui demeure* grâce à deux vibrantes comédiennes – Solenne Keravis et Elsa Guedj – une bouleversante et pudique histoire de mémoire et de transmission, politique comme intime, entre vieille dame et jeune fille. Seule parmi les dix concurrents à s'attaquer à l'adaptation d'une « vraie » pièce (de Stanislaw Ignacy Witkiewicz), Jessica Dalle s'est affrontée en musique dans un immense et crépusculaire espace à une histoire d'amour et de folie dans *Walpurg-Tragédie*. Espace plus confiné pour *Ça occupe l'âme* où Marion Pellissier explore les souvenirs en miettes, le quotidien en miettes, l'amour en miettes d'un couple séquestré. Avec *Tue, mais quelqu'un de bien*, Linda Dus-kova ose une très plastique mais abstraite interprétation du Jugement der-

nier de Jérôme Bosch. Dans *Un homme qui fume c'est plus sain* du collectif Bajour, Leslie Bernard met en scène les retrouvailles d'une fratrie déchirée par un obscur secret à l'occasion des obsèques du père... Elle est la seule des six créatrices à avoir obtenu un prix, celui des lycéens. Prix largement mérité, tant le travail des comédiens formés à l'école du Théâtre national de Bretagne est incarné, brûlant, physique. Sans compter que cette bande-là se cogne aussi, via les ténèbres de toute famille, aux réalités économique-politiques de la vie d'aujourd'hui.

Des préoccupations bizarrement peu présentes chez les 9 jeunes auteurs d'Impatience 2017. Tout en éliminant le répertoire – volonté de s'appropriier le plateau en liberté? – ils ont forgé des textes plutôt intimes ou fantasmatiques où n'apparaissent ni réflexion sur le monde, ni envie d'en découdre avec le réel. Comme si le théâtre se vivait dans une autre dimension, individuelle ou métaphysique. Pourquoi pas, si cette dimension-là est visitée avec science et conscience? Le cru 2017, bouillonnant, manqua parfois de ces exigences-là. Ainsi le prix du jury (présidé par Jean-Pierre Vincent) et le prix du public sont-ils allés à une variation tonitruante au parfum d'inachevé, *Méduse*, conçu et mis en scène par le Collectif les bâtards dorés. Fascinés par le naufrage en 1816 de la frégate française *la Méduse* – qui inspira la toile de Géricault en 1819 – ils ont concocté une corrida scénique où se mêlent les arts et les genres. Jusqu'à l'imbroglio. Ça commence par une étrange sélection du public – métaphore de la lutte à la vie à la mort qui

va se produire sur le radeau, jusqu'au cannibalisme? – ça se poursuit par des scènes de tribunal, un poème de Pessoa, de la transe... D'après le récit de deux survivants et les minutes du procès du commandant de *la Méduse*, les bâtards dorés ressuscitent avec rage et burlesque, outrances et violences, la terrible odyssee. Le jury comme le public ont récompensé un sujet rude et fort, un geste théâtral à plusieurs registres et résonances, ambitieux jusque dans ses débordements. L'exercice, pas totalement abouti, est d'une audace à saluer. Même si on regrette que la satire au vitriol de nos boulimies de fiction de *Saison 1* – par l'hallucinante Florence Minder – et la tendresse mélancolique de *Ce qui demeure* ou le lien historique, politique, affectif entre une vieille et une jeune femmes, n'aient obtenu aucune distinction. Souhaitons le meilleur avenir possible à ces deux performances-là. Entre documentaires et rêves. Le réel juste décalé, décodé, stylisé, ridiculisé ou magnifié ●



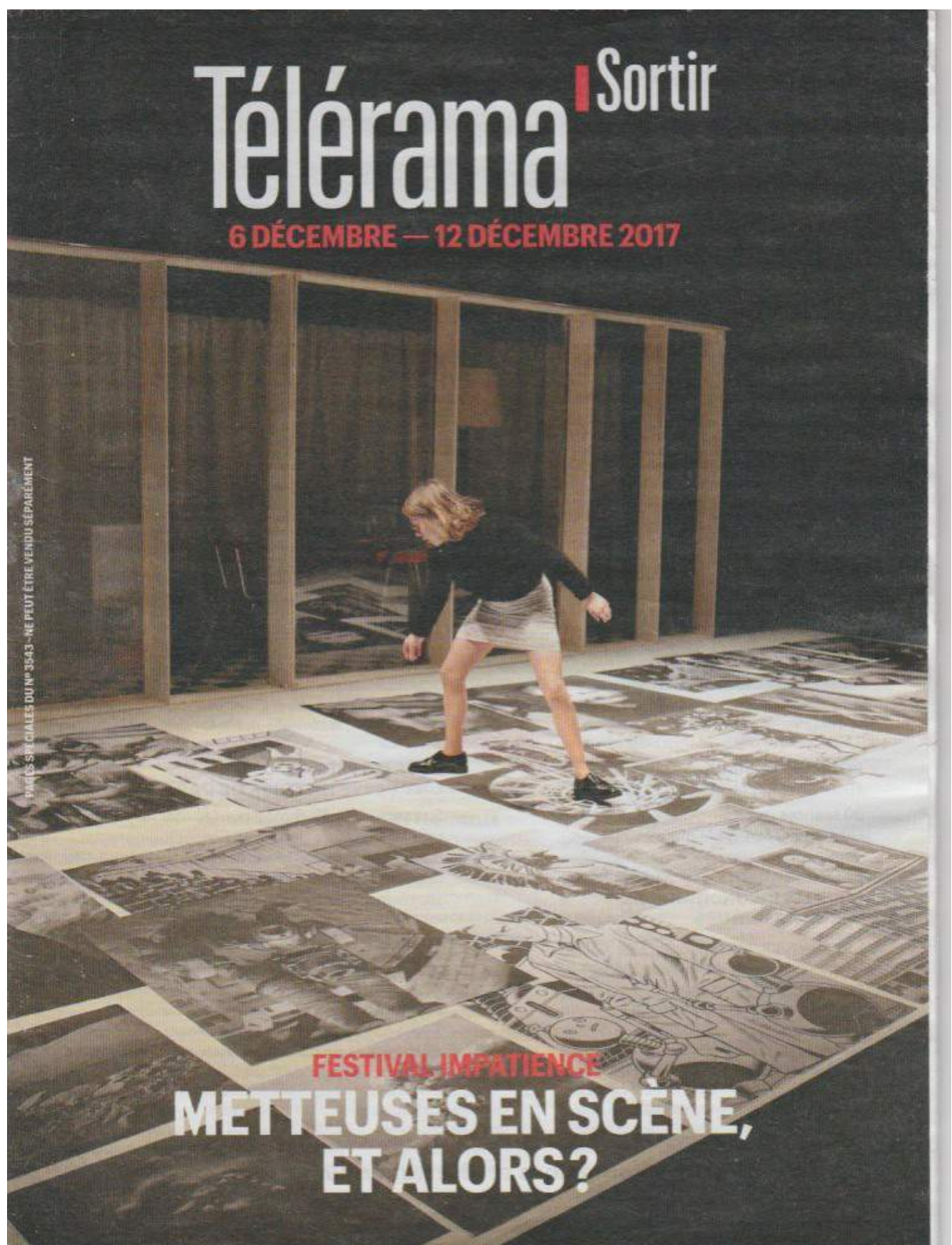
FESTIVAL DES CULTURES
DU 10 AU 27 JANV

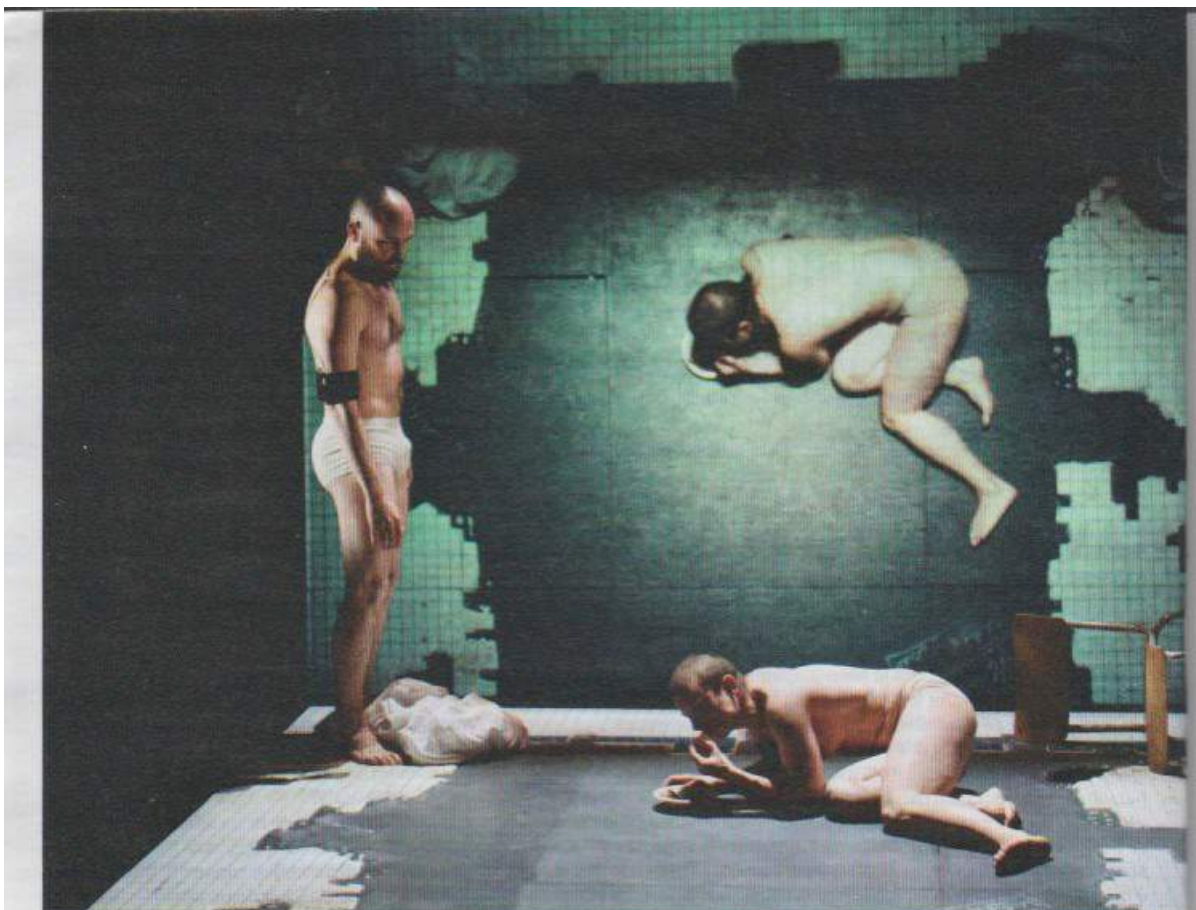
Ramzi Choukair SYRIE – L.
Judith Olivia Manantena
Oumaima Manai TUNISIE – A.
Moïse Touré CÔTE D'IVOIRE – K.
Laila Soliman TOUVE – Ahm
Romeo Castellucci ITALIE – Em
Serge Aimé Coulibaly BUR
+ rencontres, conférences, l

TÉLÉRAMA Sortir

Du 6 décembre – 12 décembre 2017

Par Joëlle Gayot





LEUR VISION DU MONDE

Au festival Impatience, les jeunes metteuses en scène dissèquent notre époque et la société dans sa globalité. Sans se revendiquer féministes.

Elles ont dix jours pour faire leurs preuves et convaincre le public que le théâtre, dorénavant, devra passer par elles. Elles forment le bataillon des artistes émergents que le festival Impatience propulse sur les scènes du Centquatre, de La Gaité lyrique et du Théâtre de Gennevilliers. Sa neuvième édition ne compte pas moins de six femmes parmi les dix metteurs en scène

sélectionnés. Mais Leslie Bernard, Elise Chatauret, Linda Dusková, Florence Minder et Marion Pellissier ont un autre point commun. Elles signent de A à Z l'écriture et la mise en scène des projets qu'elles défendent. Si certaines sont auteurs en solo tandis que d'autres tricotent en collectif, aucune n'a fait le choix d'un texte du répertoire. Une tendance quasi unanime dans ce cru 2017, où seule Jessica Dalle honore les anciens avec une pièce de Stanislas Witkiewicz, dramaturge polonais du début du XX^e siècle.

PHOTO: LE FERRAULT

En couverture

ÉCRIRE SA PROPRE HISTOIRE

Cette jeune génération n'a donc pas le goût des classiques. Elle veut écrire elle-même ses histoires. « *Je serais incapable de monter une pièce qui ne serait pas de moi* », affirme Marion Pellissier dont le huis clos au parfum de thriller (*Ça occupe l'âme*) voit s'affronter une femme et un homme séquestrés. Même constat chez Elise Chatauret, devenue auteur « *afin de faire entendre la parole de gens ordinaires* ». Pour *Ce qui demeure*, elle a longuement interrogé une dame de 93 ans avant de « *retravailler, en la filtrant et la ciselant, cette matière orale puisée dans la réalité* ». En lieu et place des relectures shakespeariennes, des variations raciniennes et de fragments tchékhoviens, fleurissent cette année des écritures ex nihilo, qui réinventent la langue à mesure qu'elles imaginent les fables. Bonne nouvelle ! L'envie de bâtir le répertoire du futur donnerait-il le la du festival ? Florence Minder, qui, avec *Saison 1*, projet tendu entre théâtre et performance, questionne l'impact du storytelling sur nos imaginaires, ouvre le champ des possibles : « *Il faut qu'entrent dans le théâtre celles et ceux qui peuplent notre quotidien et que s'imposent sur scène leurs récits et leur vocabulaire. Nous devons comprendre comment raconter les histoires d'aujourd'hui et ainsi, peut-être, participer à créer une nouvelle société.* »

ICI ET MAINTENANT

La promotion 2017 d'Impatience a l'œil rivé sur le présent : « *Je ne prends pas pour acquis ce des gens viennent s'asseoir dans une salle. Quel est ce rapport ? Il faut raviver cette relation* », poursuit Florence Minder. « *Certains théâtres parlent du monde en regardant tous les hommes, d'autres le font en regardant l'homme de très près. J'ai choisi la deuxième solution* » : Marion Pellissier synthétise de manière limpide une approche partagée par ses camarades féminines. Au centre des préoccupations revient ainsi, en boucle, la singularité de l'individu. Pris dans une nasse où s'entrechoquent l'héritage du passé, l'opacité entre réalité et fiction, la quête de vérité, il cherche à s'affirmer en tant que sujet pensant et conscience autonome. Née en République tchèque, Linda Dusková s'inspire du *Jugement dernier*, tableau de Jérôme Bosch, pour tramer un spectacle essentiellement visuel au titre sibyllin, *Tue, hais quelqu'un de bien*. Elle y convoque les notions de responsabilité : « *Dans un monde sans Dieu, comment arrive-t-on à juger du bien et du mal sans passer par l'appui de celles et ceux qui nous entourent ? Arrive-t-on à se responsabiliser en tant qu'individus ou a-t-on besoin de la société pour*

Ça occupe l'âme, de Marion Pellissier, un huis clos au parfum de thriller.

approuver nos actes ? » Plus métaphysiques que sociétales, plus philosophiques que politiques, les propositions creusent vers l'intime et dissèquent l'intériorité. Elles tentent de décrypter l'humain du XXI^e siècle. Qu'est-ce qui le piège, le berne et l'entrave jusqu'à le déposséder de lui-même ?

VERS L'ÉMANCIPATION

Au fond, tous les spectacles convergent vers un même but, lequel s'incarne dans un beau mot : l'émancipation. Sur ce chemin, le théâtre a une carte à jouer : « *L'art me permet d'avoir plus d'espace intérieur, de mieux rêver, d'avoir moins peur de ce que pensent les autres ou de ce qu'ils sont. Si c'est valable pour moi, alors ça doit être valable pour toutes et tous* », assure Elise Chatauret. S'émanciper, cela veut dire refuser assignations et étiquettes. Cela veut dire ne jamais se laisser enfermer dans une case. Aussi, lorsque, au gré des échanges, on mentionne les débats du moment, nés des hashtags « *metoo* » et « *balancetonporc* », lorsqu'on avance dans la foulée l'hypothèse qu'être femme aujourd'hui dans le milieu de l'art implique, sans doute, un supplément de vigilance, les réactions se font catégoriques : « *On demande rarement à un homme s'il écrit son histoire du point de vue de l'homme alors qu'aux femmes on ne cesse de poser la question. On veut toujours nous replacer du point de vue de la femme* », s'exclame Florence Minder, tandis que Marion Pellissier renchérit : « *Je trouverais difficile d'avoir à prouver quelque chose parce que je suis une femme. J'aimerais me débarrasser de ça.* » Conceptrice d'un spectacle où prolétaires et ouvriers tentent de se faire entendre loin des clichés qui leur collent à la peau (*Un homme qui fume, c'est bien*), Leslie Bernard s'insurge : « *Je ne veux pas être valorisée parce que je suis une femme. Je suis contre la discrimination positive. Je ne laisserai jamais ma place à un homme parce qu'il aurait plus de pouvoir que moi.* » Résolues et affirmatives, les auteurs-metteuses en scène d'Impatience sont les héritières clairvoyantes d'une lutte qu'elles relaient. A leur manière : « *Je veux voir l'être humain avant de voir son sexe, son genre, sa couleur ou son origine* », tranche Florence Minder. — **Joëlle Gayot**

Festival Impatience

| Dix spectacles du 12 au 22 déc.
| Centquatre, 5, rue Curial, 19^e, 01 53 35 50 00
| La Gaîté lyrique, 3 bis, rue Papin, 3^e, 01 53 01 51 51 | T2G (Théâtre de Gennevilliers, 92), 41, av. des Grésillons, 01 41 32 26 26
| 6-12 €, pass 30-35 €.
| Assistez à au moins six spectacles et votez pour le prix du public Impatience 2017. Remise des prix le 22 déc., 23h, au T2G (Théâtre de Gennevilliers). Entrée libre.
| festivalimpatience.fr

Théâtre(s)

ELISE CHATAURET, Récits d'altérité

Par Caroline Chatelet/ Automne 2017



A se pencher sur le travail mené par Elise Chatauret au sein de sa compagnie Babel, on remarque que c'est dans leur conception que ses créations se rejoignent. D'un projet sur la guerre d'Espagne à un autre sur le plurilinguisme, d'une création sur la langue maternelle à une traitant de la mémoire et du vieillissement, il s'agit toujours de (ré)écriture documentaire. La jeune femme, qui a découvert le théâtre aux ateliers du Théâtre des Quartiers d'Ivry – une expérience ayant « *forgé sa culture, constitué un rapport à l'écriture fort* » - ; et qui s'est formée notamment chez Lecoq – « *une école transmettant qu'être un artiste c'est regarder le monde, le retranscrire* » -, met en scène l'altérité de la langue. Plutôt que le terme « interview », Elise Chatauret emploie celui de « conversation » et découvre « *au fur et à mesure que la personne (lui) parle de ce*

qu'elle) cherche. » Les paroles issues des entretiens sont recomposées, puis, traversées par les comédiens, elles deviennent un récit conçu au plateau. Ainsi, *Ce qui demeure* est le fruit d'un dialogue avec une femme de 93 ans. Programmée cet automne au Théâtre Paris-Villette, à la Maison des Métallos, et au festival Impatience, cette création interroge avec pudeur « *ce que chacun choisit de conserver de sa vie* ». Ce goût du déplacement se retrouvera dans *Saint-Félix*, prochain projet conçu avec le dramaturge Thomas Pondevie et portant sur un hameau. Une création qui, comme toutes les autres, permet à Elise Chatauret de « *(s)'interroger sur ce qu'est le théâtre, et ce que signifie d'y transposer une parole.* ».

NOVA - Chronique

Anna Flori-Lamour

Janvier 2017.

Et c'est de théâtre et de mémoire qu'il est question dans le grand Remix, avec un magnifique et sensible spectacle vu la semaine dernière au Théâtre des deux rives à Charenton le pont et qui se jouera la semaine prochaine, du 31 janvier au 5 février au Théâtre Le Colombier à Bagnolet.

Une vie, comparable à d'autres, avec son lot de petites histoires et de grands bouleversements qui se mêlent à la grande histoire. Une somme d'expériences, de joies, de chagrins, de rencontres, de goûts, de grand moments parfois anecdotiques et de petits moments parfois bouleversants... Que reste-t-il d'une vie ? D'une histoire. Que reste-t-il de nous ? Une odeur, une recette de cuisine, l'éclat d'un rire ou d'un regard ? Ou les grands événements, les engagements, les mariages, naissances, décès, travail, passions ?

C'est ce qu'interroge Elise Chatauret avec son spectacle, Ce qui demeure. Après s'être attelée à une écriture documentaire, à partir de photos, de lettres et d'entretiens enregistrés avec une amie très chère âgée de 93 ans à qui elle demandait de raconter sa vie, l'auteure et metteuse en scène a voulu, en retraçant ce parcours, questionner la mémoire et ses lacunes, la réécriture d'une histoire imposée par le temps, par l'oubli, qu'il soit ou non volontaire... L'histoire officielle qui est racontée, l'histoire réelle qui affleure à chaque mots, souvenirs, émotion, frottements, et l'histoire entendue aussi, nécessairement interprétée par celui qui écoute et qui se l'approprie.

Dans cette pièce écrite sous forme de collage, de montage et de palimpseste pour deux comédiennes et un musicien, le particulier se fait reflet de l'universel, et ce sont nos histoires et nos mémoires qui sont en jeu aussi, individuelles, mais aussi collective avec le récit d'une vie au rythme du 20ème siècle et de ses bouleversements, grands événements, inventions et machines de guerre.

On y rit, on s'y émeut, on s'y projette, on s'en nourrit, on s'interroge... Ce qui demeure, 6ème mise en scène d'Elise Chatauret au sein de la compagnie Babel et quatrième en tant qu'auteure, se joue du 31 janvier au 5 février au Théâtre Le Colombier à Bagnolet, en région parisienne, avec Solène Keravis, Justine Bachelet et Marc Sens. Le spectacle risque fort de tourner dans l'hexagone, je vous en tiendrai au courant mais surveillez donc ça de près quand même, et c'est un spectacle que je vous recommande chaleureusement.

I/O Gazette
Audrey Santacroce
Janvier 2017.

Que reste-t-il d'une vie quand la mémoire et le corps se délitent ? Quel souvenir accepte-t-on de laisser derrière soi à l'approche de la mort ? C'est avec beaucoup de pudeur qu'Elise Chatauret tente de répondre à ces questions, en s'appuyant sur des entretiens réalisés avec une dame de quatre-vingt-treize ans. Se rapprochant du théâtre documentaire sans son côté rébarbatif, la metteuse en scène s'interroge sur les traces mnésiques et sur ce qu'elles révèlent de nous. S'il est question de mémoire, il est aussi question de sa manipulation. Car à une mémoire qui peut être défaillante s'ajoute l'envie de contrôler ce qui restera, de réécrire une histoire officielle, qu'elle soit moins dure pour ceux qui resteront, plus flatteuse pour soi, ou tout simplement la plus pudique possible.

Toute la culture

Amélie Blaustein-Niddam

Mars 2017.

Ce qui demeure, Elise Chatauret donne des voix à la Vieillesse

Elise Chatauret dont nous avons tant aimé *Nous ne sommes pas seuls au monde* en 2014, adapte pour l'espace de La Loge *Ce qui demeure*, un bijou bien ciselé sur la vie vue dans les yeux d'une jeune femme de 93 ans aux corps multiples

"Bon, je les finis alors les carottes !" Le jour se fait sur une cuisine figée, toile cirée et formica. On pourrait penser que c'est vintage mais non, c'est fixé dans le temps. Elle habite là depuis combien de temps ? La vie de Madeleine dont le prénom arrivera bien après nous est racontée par bribes, par l'intermédiaire des voix et des corps de la grande brune Solenne Keravis et de la petite blonde Justine Bachelet, toutes deux éblouissantes de talent. Tout commence dans une cuisine, tout se passe toujours dans la cuisine, entre deux déclarations sur la façon dont les carottes ont été assaisonnées et la cuisson de la viande. Et entre, tout se passe. La dame raconte sa vie, 93 de vie, sa vie d'aujourd'hui, sa vie passée dans ses yeux d'aujourd'hui. La mémoire flanche, les années se mélangent. Il faut qu'elles soient au moins deux, deux jeunes femmes qui ne doivent pas avoir 60 ans à elles- deux pour dire 93 ans de vie.

Les souvenirs sont emmêlés comme ces photos qui vont envahir le plateau blanc qui prolonge la cuisine. Images de chasse, sculptures, mains en gros plan, armure... ces échantillons sont-ils la

représentation de ce dont on se souvient à la fin ? Tout le spectacle nous montre que cette femme qui est une amie d'Elise Chatauret a tout au long de leurs entretiens préalables au spectacle parlé d'amour et de corps changeant. "Tout être vivant a besoin de poser sa tête sur une épaule", à tout âge pourrait-on ajouter.

Ce qui demeure est une parfaite réflexion sur la "différence entre ce qui se passe dans la tête et dans le corps". Le fait d'incarner le discours de cette femme très âgée par d'autres, beaucoup plus jeunes est une idée fine, qui fonctionne car elle permet de circuler dans le temps en mêlant les époques.

Le résultat est parfait, d'une élégance folle, sans aucun mélo, sans aucune tristesse commandée. La force de cette pièce est justement d'être du côté de la vie. La direction quasiment chorégraphique d'Elise Chatauret apporte des subtilités et des détails sur les changements que la vieillesse fait à une démarche, sans jamais être incisive

Psychologies Magazine

Cécile Guéret

Janvier 2017.

À partir d'entretiens menés avec une amie de 93 ans, l'auteure et metteuse en scène Elise Chatauret interroge ce que c'est d'être une femme, entre hier et aujourd'hui : « Qu'est ce qui nous sépare l'une de l'autre ? Qu'est-ce qui a été transmis ? Et lorsqu'elle se retourne sur sa vie, qu'est ce qui demeure ? » Un spectacle juste et émouvant qui parle d'amour, de désir, du corps féminin (contraint, libre, vieillissant), de la guerre, mais aussi de carottes râpées et de transmission intergénérationnelle. À ne pas rater.

La Jaseuse

Sabine Napierala

24 septembre 2017

Festival Spot #4/ Théâtre Paris-Villette

Le spectacle s'ouvre sur un plateau vide qui laisse apercevoir en fond de scène, derrière une baie vitrée, une cuisine, une table et des chaises. Deux jeunes femmes y sont assises. Elles mangent, elles conversent, donnent parfois l'impression de se répondre sans s'écouter, créant une impression mêlée de banalité et d'étrangeté. Un effet renforcé par un jeu de sonorisation qui permet de se sentir au plus près de cette scène de vie ordinaire. Dès les premières minutes de la pièce le spectateur est plongé dans le théâtre documentaire.

En effet, Elise Chatauret, auteure et metteuse en scène de *Ce qui demeure*, travaille comme une réalisatrice de film documentaire. Elle choisit un sujet et enquête. Elle recueille elle-même des documents sonores, visuels ou écrits qu'elle travaille ensuite pour les mettre en jeu et en scène sur le plateau. Ses personnages sont des personnes qu'elle rencontre et dont ses comédien(ne)s portent la parole. *Ce qui demeure* est né d'entretiens réalisés avec l'une des amies de l'artiste, âgée de 93 ans, et interroge sur la mémoire et la vieillesse. Que reste-t-il dans l'esprit, le cœur et le corps après un siècle de vie, et que souhaite-t-on laisser demeurer?

Porté par deux comédiennes et une musicienne-altiste, le sujet est traité avec pudeur et sensibilité. Le choix d'incarner la parole d'une femme de 93 ans par deux femmes beaucoup plus jeunes, qui jouent tour à tour la grand-mère et son interlocutrice, extrait le spectateur du réalisme et fait entendre plus profondément les souvenirs qui s'entremêlent et se perdent. Les réflexions ont un caractère universel

qui touchent au cœur de chacun quelque soit son âge. La longueur du solo de violon et la distanciation parfois déroutante dans le jeu des comédiennes se font oublier grâce à la profondeur du propos, une scénographie intelligente et une mise en scène d'une justesse enthousiasmante.

Rue du Théâtre

UNE BANALITE EXTRA-ORDINAIRE

Par Cécile STROUK Le 13 octobre 2017

Lieu culturel engagé dans les préoccupations sociétales de notre temps, La Maison des Métallos propose un cycle de deux pièces consacrées aux « Femmes ! ». Parmi elles, « Ce qui demeure » sur l'histoire « banale et privée » d'une femme de... 93 ans.

Il y a plusieurs mois, nous avons vu F(l)ammes, une proposition remuante de Ahmed Madani évoquant la vie de dix jeunes femmes de quartier. Dans un tout autre genre sans pour autant s'écarter de cette idée de rendre hommage à la fragilité puissante du féminin, nous avons vu *Ce qui demeure*, pièce de Elise Chatauret qui complète ce focus « Femmes ! » proposé par la Maison des Métallos.

Cette fois, la parole est donnée à une femme de 93 ans qui s'est livrée à la metteure en scène au cours de plusieurs entretiens en 2015. La vie banale et privée d'un être abandonné très jeune par sa mère, élevé par sa grand-mère et qui devient à son tour mère et grand-mère ; un récit truffé d'anecdotes nostalgiques, existentielles, parfois tristes, parfois drôles. Une introspection intime sur « ce qui demeure » lorsque la mort s'approche. Des souvenirs fabriqués par les fantasmes de la mémoire ; des souvenirs précis évoqués par des photos, des objets ou des gestes ; des souvenirs fragmentés par l'oubli.

Sur scène, trois femmes. Une violoniste, Julia Robert, dont la partition contemporaine amène une étrangeté mélancolique à la pièce ; et deux comédiennes. La première, Solenne Keravis, interprète la vieille dame avec une intonation d'abord traînante qui s'efface au profit d'une voix douée d'une grande capacité oratrice : elle manie aussi bien l'art de faire vivre les mots que celui des silences. La deuxième, Elsa Guedj adopte une voix gouailleuse,

volontairement non raffinée qui, de la même manière, finit par laisser place à un son plus doux et intime.

Ces deux voix scéniques font écho à deux voix radiophoniques : celle de la vieille dame diffusée par intermittence, et celle de Elise Chatauret qui l'écoute, l'interrompt, commente ou lui pose des questions. L'entretien donne dans un premier temps l'impression d'une petite-fille qui discute avec sa grand-mère histoire de remplir le vide. Le choix d'ouvrir la pièce sur une conversation triviale autour d'une table en formica en fond de scène témoigne de cette tentative avortée de dialogue.

L'une semble préoccupée par le fait de se nourrir, et l'autre par le fait d'arriver à se nourrir. Une autre scène vient modifier cette perception : la disposition d'images grand format au sol, sorties d'un vieux dossier oublié, s'imposent comme autant de fragments artistiques qui éveillent une précieuse écoute mutuelle. Comme s'il avait fallu attendre de « faire connaissance » pour démarrer le véritable échange.

La mise en scène se déploie elle aussi au fil des minutes. Dès lors que les comédiennes franchissent le mur translucide de cette première scène de déjeuner pour se rapprocher du public, elles communient. Dans les mots et dans les gestes, s'appropriant tour à tour le rôle de la vieille dame et de l'intervieweuse. Nous retenons ce moment où l'une des jeunes comédiennes tente péniblement de s'asseoir sur sa chaise, telle une vieille dame handicapée par la vieillesse.

Mais aussi ces panneaux sur lesquels sont projetées des phrases évocatrices. D'abord sur ce que cela suppose de vieillir en termes de décomposition corporelle ; ensuite sur un échange de mails entre la vieille dame et Elise Chatauret, l'une exposant son scepticisme par rapport au choix jugé impudique de mettre en scène sa vie. L'autre réfléchissant à son acte scénique et faisant les concessions nécessaires pour faire exister cette parole au-delà du privé.

L'ensemble relève d'une élégance d'autant plus estimable que c'était, ce soir-là, la première.

Lien social

EN SA DEMEURE

Par Frédérique Arbouet/ novembre 2017

Dans une cuisine, derrière une baie vitrée, deux jeunes femmes discutent en déjeunant. L'une dévore des carottes râpées, l'autre coupe une viande trop cuite. Elles se lèvent et sortent du plateau, deux voix off redisent la même chose, à la différence que sont les « vraies voix » enregistrées d'une grand-mère et de sa petite-fille. Tous les spectacles de la metteuse en scène Elise Chatauret sont créés à partir d'entretiens. Ici, elle a recueilli des heures de conversation avec sa grand-mère de 93 ans, soient plus de 150 pages retranscrites. Tricotés, réorganisés, ces enregistrements deviennent matière à écriture théâtrale.

En s'attaquant à la vieillesse, la metteuse en scène interroge notre époque, le travail de la mémoire, la transmission. Le réel, fragments de vie personnelle et familiale, se transforme en fiction où il est impossible de décerner le vrai du faux. Mais peu importe. La vieille dame déroule sa vie : l'enfance, la guerre, la vie de femme et de mère. « *J'ai vécu presque un siècle... J'ai une vue panoramique. Entre le moment de mon enfance et aujourd'hui, c'est une période de bouleversement total et d'évolution incroyable... C'est un autre monde.* » Des photos grand format envahissent le plateau et s'entremêlent comme les souvenirs. Le spectateur vagabonde dans la vie de la grand-mère et s'interroge sur son propre vieillissement. Le récit devient polyphonique, à deux voix et un violon. La mémoire se trouble, rebondit, s'é moussse, rejoint la grande Histoire puis repart dans de l'intime. Au fil du récit, apparaît ce qui ne sera pas dit.

Que reste-t-il ? Des morceaux d'histoires, des souvenirs enfouis ou obsédants, l'impossibilité aussi de dire certaines choses. Ce qui demeure, n'est-ce pas ce qui a manqué, ce qui n'a pas eu lieu, irréductiblement.

THÉÂTRE DU BLOG

Christine Friedel/ 13 décembre 2017

Montrer pour ne pas oublier : Elise Chatauret rend sur scène les fragments poétiques d'une rencontre. *Ce qui demeure* est en effet né d'une longue conversation renouvelée, avec une très vieille dame de quatre-vingt-treize ans, sa grand-mère. Presque un siècle de bouleversements, deux guerres et des évolutions techniques prodigieuses, la prospérité enfin : toute une vie de femme, moyenne et unique.

Les souvenirs remontent, se transforment au fil du récit, ou tombent dans un trou de mémoire... Ce qui leur donne corps, ce sont des objets, des images, liés à un moment du passé et qui deviennent ici les supports des questions de l'artiste, à cette jonction de l'intime et du collectif : le lieu même du théâtre. Qui sont cette vieille dame qui tente de faire l'inventaire de sa vie, et cette jeune femme qui la questionne ? Toutes les deux s'inventent réciproquement.

Élise Chatauret ne s'arrête pas à la force dramatique du récit nu mais le met véritablement en scène. Charles Chauvet a construit une maison de verre, intime et transparente, une demeure où les objets quotidiens-un tabouret, un bol, une cafetière-jouent entre les mains des actrices, en complicité avec une musicienne pour transmettre quelque chose de la grande histoire. Se parler, entrer, sortir, étaler sur scène avec beaucoup de soin les images qui traversent le siècle : ce qui se vit sur le plateau tire le fil d'une vie singulière et banale. Cela donne un « joli » spectacle précis et délicat auquel manquerait le trouble, s'il n'y avait une dernière image dont nous ne dirons rien, pour en laisser la surprise au spectateur. Mais Élise Chatauret maîtrise presque trop bien son objet : il y manque le risque. Mais on peut compter sur d'autres metteurs en scène concourant au festival Impatience pour nous en donner une double dose. On ne va donc pas boudier son plaisir devant ce spectacle intelligent et sensible, qui demeure en nous en traces légères.

SCÈNE WEB

20 septembre 2017

Tous les spectacles d'Élise Chatauret sont fondés sur des rencontres. Des rencontres avec des petits-enfants de républicains espagnols aussi bien qu'avec des jeunes de la Courneuve... Élise Chatauret pose un enregistreur souvent vite oublié dans l'amitié des échanges. De ces heures d'entretiens, elle tricote un spectacle en nourrissant la parole recueillie d'autres éléments que le théâtre apporte.

C'est ce qui se passe pour *Ce qui demeure*. Pour ce spectacle, la personne avec laquelle elle a longuement conversé, c'est une amie de 93 ans ! Un dialogue secret s'instaure entre chaque spectateur et cette vieille dame qui déroule la pelote de sa vie avec le regard amusé que le temps permet. Filtré par le jeu tout en finesse des deux actrices et le travail délicat de la musicienne qui les accompagne, le spectacle évite tous les pièges du pathos en se tenant à une distance juste des souvenirs de cette grand-mère du siècle.